



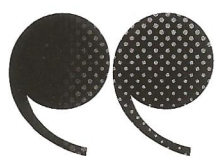
Nicolas Alquin, invité d'honneur de la Biennale.

©Philippe Claire



L'Homme endormi dans la montagne d'Arunachala, de Nicolas Alquin.

©Philippe Claire



6^e Biennale de Sologne

LA SUBSTANCE ET LES SENS

La 6^e Biennale d'art contemporain de Sologne s'est déroulée du 1^{er} juillet au 15 septembre, à travers trois temps forts saisissants. Retour sur le *Parcours Artrimoine* (art en patrimoine), œuvres peintes dans les rues d'une dizaine de villages, le Jardin de sculptures et le *Symposium*, tous deux à Chaumont-sur-Tharonne. PHILIPPE CLAIRE

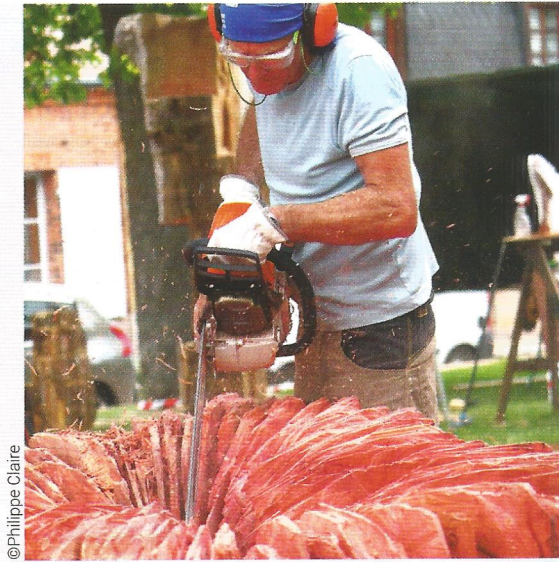
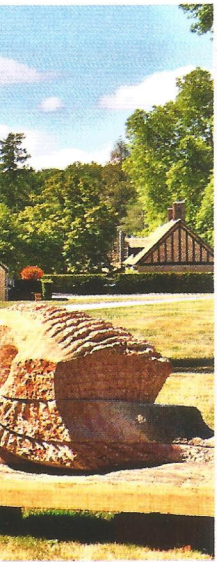
Dès le début de l'interview, sans s'interrompre dans le tracé des lignes de fuite de son œuvre naissante, Katre s'était exclamé : « certains habitants satisfaits m'ont tout de suite interpellé : " ah ! enfin un peu de modernité à Brinon, ça fait du bien ! " L'œuvre changera peut-être le regard des gens sur cet endroit, qui n'est qu'un local technique. » L'artiste a en effet commencé par taguer sans autorisation des graffitis dans des friches industrielles avant de s'assagir et de faire de la fresque, alliant photo et peinture, un univers à part entière. Pourtant, si les artistes de rue de la 6^e Biennale ont au moins deux points communs, une passion devenue un « travail » doublée d'un talent affirmé, les profils et les choix stylistiques diffèrent à l'instar des langages

adoptés : figuratif, naïf, cubiste, surréaliste... Pour Doudou (Nançay), c'est illustratif : « ma rencontre avec le panda est arrivée à la mort de mon père. Je me suis identifiée à la petite fille de la légende, cela m'a permis de me recentrer. » Adey (La Ferté-Saint-Aubin) est à l'origine pochoiriste et a débuté en atelier sur des supports mobiles. Stoul, à Neung-sur-Beuvron, s'avoue muraliste, son travail monumental dans l'espace public étant résolument d'abstraction géométrique : « j'utilise aussi une palette de couleurs très large, elles sont universelles, chacun peut laisser aller son imaginaire à travers elles. » L'adéquation des réalisations à la cité est indispensable, car beaucoup de leurs auteurs ont œuvré dans les métropoles du monde entier. Pour

Katre : « je passe de Djakarta en Inde à Brinon-sur-Sauldre sans souci particulier, j'y suis bien accueilli, le timing et la surface étant parfaits, je n'ai pas hésité ! » Et Doudou d'ajouter : « je suis née à Paris, mais j'ai grandi à la campagne. Je trouve ça bien que le graff vienne en zones rurales. C'est pareil qu'en ville, on est là pour égayer les murs et donner une nouvelle dynamique. » En forme de synthèse au Parcours Artrimoine, l'artiste japonais Twoone a réalisé une œuvre sur un mur éphémère dans le parc du château de la Motte, à Chaumont-sur-Tharonne.

Comprendre et (res)sentir ?

Les fresques de juillet annonçaient-elles la richesse du Jardin de sculptures qu'accueillit aimablement,



©Philippe Claire

Geste monumental en direct

À Chaumont-sur-Tharonne, l'odeur de bois était presque palpable sous l'œil complice et amusé de Louis Blériot. Annonçant le *Symposium*, cinq énormes billes d'essences diverses avaient investi la place éponyme de l'aviateur bordant l'église et chaque artiste s'affairait au milieu des badauds. Le public a d'ailleurs voté pour décerner le Prix de la Scierie de Millançay remis lors de la journée du Patrimoine. Philippe Pousset (ci-contre) reposa la tronçonneuse sur un morceau de séquoia de 1,30 m de diamètre sur 2,10 m avant de répondre : « *Le gabarit que l'on m'a proposé m'allait bien, après on ne sait pas comment est le bois à l'intérieur, il peut y avoir des imperfections qui nous obligent à modifier le projet initial, il y a une part d'improvisation ! Je ne sais pas s'il y a vraiment une différence entre artisan et artiste : quand je crée, j'essaie d'oublier la précision du geste de l'ébéniste que j'étais et de laisser s'exprimer la fluidité, la spontanéité de celui de l'enfant. C'est ce qui va rendre une pièce beaucoup plus forte, sans que l'on sache pourquoi. L'art est une bonne thérapie.* »

Je passe de Djakarta à Brinon-sur-Sauldre sans souci particulier...

**L'artiste Katre,
lors de la Biennale de Sologne**

à l'automne, le propriétaire du coquet château de la Motte ? Car, comme l'a rappelé l'invité d'honneur, Nicolas Alquin, dans son discours d'introduction, « *la France a une très ancienne tradition en matière de sculpture, encore plus qu'en peinture.* » Néanmoins, malgré cet atavisme artistique, le passage d'un art pictural de rue coloré à un univers sculptural monochrome et pas immédiatement accessible serait-il aussi évident aux néophytes qu'il pourrait le paraître ?

Lors du vernissage du 1^{er} septembre, la cinquantaine d'artistes présents tenta de sensibiliser un public étoffé à quelque 120 œuvres. Le thème de la 6^e Biennale avait prévenu : *le(s) sens et la forme*. Si le promeneur a pu reconnaître sans trop de peine les éléments du deuxième terme, c'est-à-dire la variété des matières finement travaillées ou laissées quasi-brutes (aluminium, bronze, acier Corten, bois, grès, marbre rose de Vérone, verre...), saisir intellectuellement le « pourquoi » du geste, à travers un titre parfois énigmatique relevait d'un exercice

peu aisé, à l'instar du *Lepus Mirum* (Christian Hirley), de *ZEP debout* (Louis Perrin), ou d'*Eleanor* (Nicolas Desbons)... De temps à autre, l'artiste renâclait à discourir sur ses créations, les inscriptions désignant le travail de Pol Richard étaient en cela éloquentes. Il fut cependant possible de discerner les préoccupations de l'exposition, entre autres environnementales, mythologiques, philosophiques ou sociétales, telle l'installation *Les meules, impression bleue*, de Sophie Billard, dont les ballots de cette teinte flottaient sur un étang : « *ils représentent pour moi l'agriculture qui va à vau-l'eau, je ne la comprends plus !* »

En attendant l'opus 7

À la fin de la visite, une question s'impose peut-être : expliquer est-il indispensable ? Serait-il possible d'enjoindre au mental de baisser la garde et de permettre ainsi l'expression du pluriel : les sens, les sensations, les émotions ? Alors oui, dans ce cas la magie peut opérer entre les mouvements suggérés des

œuvres monumentales, la substance animée de lumière, immobile ou mue par le vent, offrant des reflets irisés, des teintes rouille, or, argent ou une perspective tournoyante, subtile, et nos cinq goulets de connaissance du réel auxquels peut être reliée l'aperception, afin d'accueillir le rêve baignant l'alchimie des lieux. Les œuvres d'art de rue sont pérennes, il est donc possible de les découvrir à tout moment lors d'une visite en Sologne (plan des communes concernées dans le n°186 du *Journal de la Sologne*). Le territoire est également riche de galeries aux propositions stylistiques bigarrées. Ne pas hésiter à en franchir le seuil, car elles offrent des voies d'accès facilitées et pleines de sensibilité à l'art contemporain.

À DÉCOUVRIR

Les galeries : Capazza (Nançay), *L'Art en tête* (La Ferté-Imbault), ARTkos (Mennetou-sur-Cher). Dans le domaine du patrimoine architectural, le FRAC Centre-Val de Loire, à Orléans et hors les murs, proposera en octobre la *Biennale d'Architecture d'Orléans #2*. Une bonne occasion de devenir ou de rester curieux !

La légende du panda

L'ARTISTE Doudou en pleine peinture de rue, à Nançay. Autrefois, les pandas étaient tout blancs. Mais un jour ils allèrent à l'enterrement d'une fillette qui avait donné sa vie pour l'un d'eux. En signe de deuil, ils avaient pris de la cendre dans leurs mains. Se sentant très tristes, ils se frottèrent les yeux pour essuyer leurs larmes, ils se bouchèrent les oreilles pour ne pas entendre les autres pleurer et se prirent sans les bras pour se faire des câlins de réconfort. Ainsi, depuis ce jour, les pandas sont blancs... et noirs.



©Philippe Claire

Sur l'eau : Les meules, impression bleue, de Sophie Billard. Au deuxième plan : Lepus Observationi, Lepus Mirum et Lepus Fuga, de Christian Hirley. Au premier plan : ZEP debout, de Louis Perrin, partie supérieure.



©Philippe Claire



Une fresque de l'artiste Fernand, à Marcilly-en-Gault.



©Philippe Claire

Avec l'arbre, de Nicolas Alquin.



©Philippe Claire



Sur l'eau : Sans titre, de Dominique de Joux.
Au premier plan : ZEP debout (les pieds).